

Il se nourrit non seulement des écrits théoriques de ses prédécesseurs, mais aussi de tout ce qui a été produit sur le « style culturel » de la région où il va enquêter. Ces connaissances l'orientent vers tel ou tel objet d'étude. Puis il part sur le terrain et se forge les outils qui lui seront nécessaires pour résoudre les problèmes singuliers qui se posent à lui. Les seuls conseils que son directeur de thèse puisse lui donner c'est de cultiver sa curiosité intellectuelle, rester humble face à autrui et à ce qu'il croit avoir compris, savoir écouter ou plutôt entendre ce que ses interlocuteurs lui disent, et tirer profit de ses erreurs.

PLS

N'est-ce pas difficile de travailler ainsi ?

→ **EMMANUEL DE VIENNE** : Si, pour un étudiant, cela ressemble à un piège initiatique. Philippe Descola m'avait dit que le savoir ethnographique ne se transmet pas, qu'il est de l'ordre de l'indicible. C'était passionnant..., mais un peu inquiétant ! Heureusement, il avait su organiser autour de son séminaire à l'EHESS un environnement formateur et chaleureux, où l'on pouvait apprendre comment faire de l'anthropologie par l'exemple et la contradiction de sa propre pensée. Ensuite, sur le terrain, on apprend à relire les textes à sa façon. On mesure la somme de travail ardu, quasi obsessionnel, que ces textes ont nécessité, et l'on s'en inspire. Lors de notre première rencontre, Philippe Descola me conseilla aussi de me « laisser porter » par le terrain, ce qui implique, bien souvent, d'abandonner tout ce que l'on avait imaginé avant de partir.

Quand je suis arrivé chez les Trumai, au cœur de la forêt amazonienne, je voulais étudier les bases cognitives de l'animisme, le fait qu'ils reconnaissent aux non-humains des capacités psychologiques humaines. Je comptais élaborer des questionnaires, mais j'ai vite mesuré le décalage entre ces questions imaginées *a priori* et ce qui intéressait mes hôtes. J'arrivais dans une société qui est au bord de la disparition depuis deux siècles, où les thèmes de la maladie, de l'infortune, de la perte de la « culture » traditionnelle sont omniprésents, une société fort différente de l'idée que je m'en étais forgée à travers mes lectures.

→ **PHILIPPE DESCOLA** : Ce point est important : l'anthropologue ne cesse de réfléchir aux biais

d'observation et d'interprétation de ceux qui l'ont précédé. Et ce que le professeur cherche à transmettre c'est précisément une façon de reformuler les problèmes abordés par l'anthropologie à l'aune des découvertes les plus récentes. Les anthropologues de ma génération ont plutôt fait de l'ethnologie générale, globalisante. Dès lors, ceux de la génération d'Emmanuel sont parfois surpris de se trouver confrontés, sur le terrain, à des situations qui ne sont pas conformes à ce qu'ils avaient imaginé. Ils doivent donc faire un pas de côté par rapport à ce que proposaient les descriptions antérieures.

Chaque génération fait ce pas de côté. Quand j'étais étudiant, la littérature ethnographique sur l'Amazonie portait surtout sur les systèmes de parenté très particuliers du Brésil central et sur les systèmes rituels et mythiques du Nord-Ouest amazonien. Mais ce qui m'intéressait en Amazonie c'était plutôt les rapports à l'environnement tels qu'ils transparaissent notamment dans ce que Lévi-Strauss appelait la mythologie implicite, c'est-à-dire ce que les petits rites qui ponctuent la vie quotidienne nous apprennent sur la façon dont les gens voient leurs rapports aux êtres qui les entourent. Des choses en apparence insignifiantes, comme le chant d'un chasseur ou l'interprétation d'un présage onirique, m'ont ainsi permis de mettre en évidence chez les Achuar une « ontologie animiste », c'est-à-dire un ensemble d'inférences quant à la nature des choses, dont j'ai montré ensuite qu'elle s'appliquait à toute l'Amazonie.

PLS

Quel a été votre pas de côté ?

→ **EMMANUEL DE VIENNE** : Cette approche a donné des résultats impressionnants. Mais, parce qu'elle procède en proposant des généralisations à partir de données disparates, elle a pu omettre certains aspects. La théorie de l'animisme de Philippe Descola, par exemple, m'a laissé face à un double désarroi. Quand je suis arrivé chez les Trumai, j'ai d'abord réalisé que ce que j'avais lu et pris pour une description immédiate de la réalité était le fruit d'une interprétation incroyablement complexe. Je m'attendais à « voir » que les Trumai sont animistes, alors que tout dépend des situations et des personnes. Ensuite, il m'a semblé que cette théorie laissait dans l'ombre la dimension affective de l'animisme. C'est pour

quoi j'ai voulu me pencher non pas sur ce qui est transmis, mais sur la façon dont c'est transmis et ressenti. Ce fut mon pas de côté.

PLS

S'intégrer, étudier, déconstruire le savoir consigné, élaborer sa théorie... L'échelle de temps de l'anthropologie est longue !

→ **PHILIPPE DESCOLA** : Bronislaw Malinowski (1884-1942), le père de la méthode ethnographique, en a bien décrit les étapes. Selon ce que m'a rapporté l'un de ses étudiants à Cambridge, il lui avait évoqué avant son départ pour le terrain, dans les années 1930, ce à quoi il devait s'attendre : durant la première phase qui dure deux à trois mois, l'ethnologue voit tout en noir (le climat est insupportable, la nourriture détestable, les gens désagréables). Au cours de la deuxième phase, il commence à trouver ses repères. Au bout de six mois, le chercheur reconnaît qu'il a obtenu quelques résultats. Au bout d'un an, il écrit à son directeur de thèse qu'il peut rentrer, car il a compris comment fonctionne la société étudiée. Un mois plus tard, il avoue qu'il n'a rien compris et doit rester encore au moins six mois... Eh bien, c'est toujours comme cela aujourd'hui !

→ **EMMANUEL DE VIENNE** : Rester longtemps est indispensable. Ainsi, j'avais fait un premier séjour d'un an et demi chez les Trumai, puis j'y suis retourné deux ans plus tard. J'ai recueilli en une semaine des informations qui ont représenté la moitié du matériel utilisé pour ma thèse ! Il a fallu le premier séjour long, une absence et le retour pour qu'ils me fassent certaines confidences et me révèlent des savoirs normalement tenus secrets. Le temps de l'anthropologue est long, et l'écriture souvent trop lente pour accompagner les transformations brutales et inquiétantes qui touchent aujourd'hui les sociétés amazoniennes. ■



L'explosion mémorielle change la donne

On peut aujourd'hui facilement stocker d'énormes quantités d'information. Cette capacité nouvelle n'est pas qu'un changement quantitatif : elle annonce des transformations profondes dans la société et ses activités.

Gilles Dowek

Au cours des dernières années, les capacités de production et de stockage de l'information ont énormément augmenté, menant à un « déluge de données » (voir l'article de S. Abiteboul et P. Senellart dans ce numéro). Cette croissance s'accompagne de nombreux défis scientifiques et techniques : il faut notamment améliorer les performances des matériels et des logiciels, garantir la sécurité et la pérennité des données, concevoir des méthodes pour les exploiter, etc. Ces questions scientifiques et techniques sont intimement liées à celle de l'impact de cette augmentation sur les individus et les sociétés.

Le déluge de données est d'abord un changement de nature quantitative. Nous pouvions naguère collecter, stocker, transmettre et transformer de petits volumes d'information ; nous pouvons désormais faire de même avec des volumes d'information plus grands. Toutefois, comme souvent, un changement quantitatif annonce un changement qualitatif. La lunette de Galilée n'était qu'un œil qui permettait de voir des objets plus petits

L'ESSENTIEL

■ Un disque de quelques centimètres, qui coûte moins de 100 euros, peut contenir aujourd'hui l'équivalent d'une bibliothèque nationale.

■ De telles capacités de stockage, par les possibilités qu'elles offrent, bouleversent l'activité scientifique et nécessitent des développements informatiques.

■ Elles modifient aussi notre rapport au passé et ouvrent des perspectives dans de nombreux domaines tels que la politique, l'économie ou l'éducation.

© Roman Gorélov, Zaslavsky, Vektor/Shutterstock.com

et plus lointains ; mais la découverte de ces objets a révolutionné l'astronomie et, au-delà, la physique. De façon comparable, l'augmentation des capacités des mémoires numériques transforme le champ des problèmes scientifiques, les méthodes de la recherche et la forme même de nos connaissances.

La portée de ces changements ne concerne pas uniquement la science : notre rapport au temps, nos institutions politiques, nos économies, nos systèmes éducatifs, etc. se trouvent bouleversés et confrontés à de nouveaux défis.

Pour mieux comprendre ces transformations, commençons par donner quelques ordres de grandeur. Les quantités d'information s'expriment, comme toute autre grandeur, dans une certaine unité. L'unité fondamentale est le bit, qui correspond à un choix binaire (0 ou 1), mais on utilise souvent une unité dérivée, l'octet, égal à huit bits et qui correspond donc à un choix parmi $2^8 = 256$ possibilités.

Un octet est, *grosso modo*, la quantité d'information contenue dans une lettre de notre alphabet qui, en comptant les